

RETOUR DU ROSSIGNOL.

HARMONIE.

A l'Amie Absente.

Non pour toujours à nos rivages,
Du printemps fils mélodieux,
Non pour toujours à nos bocages
Tu n'avais pas fait tes dieux.

Le ciel azuré de l'Afrique.
Seul ne te possèdera pas ;
Les nuages de l'Amérique
Out aussi pour toi des appas.

Pour chanter à l'ombre des chênes,
Tu quittes l'ombre du palmier,
Et l'humble genêt de nos plaines
T'offre l'attrait du citronnier.

Salut ! de la terre étrangère
Où l'hiver t'avait enchaîné,
Zéphir, sur son aile légère
Dans nos vallons t'a ramené.

Oui, je te reconnais encore ;
Le plaisir est toujours ta loi,
Chantre du soir et de l'aurore,
Aimable rossignol, c'est toi !

Ah ! cette voix céleste et pure
N'a point là-bas laissé ses chants,
Les mille échos de la nature
En répètent les sons touchants.

Déjà dans la forêt profonde.
Tous nos oiseaux en sont jaloux,
Déjà le murmure de l'onde
A mon oreille n'est plus doux.

Tour à tour joyeuse ou plaintive,
Ta voix par ses charmes vainqueurs
Enchaîne l'oreille attentive
Et longtemps reste dans les cœurs.

Non, dans les brises caressantes,
Dans le frémissement des bois,
Dans les fontaines gémissantes
Bien n'est aussi doux que ta voix.

C'est une lyre harmonieuse,
Une lyre aux brûlants accords,
Qui dans l'âme tendre et rêveuse
Fait naître de soudains transports.

Cher voyageur, reste sans crainte
Dans mon bocage hospitalier ;
Souvent, pour entendre ta plainte,
Ici je viendrai m'oublier.

J'écarterai de ton asile
L'épervier toujours menaçant,
Je ferai taire le reptile
Et le noir corbeau croassant.

J'ai besoin de ta mélodie,
Approche-toi de ton ami,
Réveille mon âme engourdie
Sous le poids du sort ennemi.

Pour chasser mes noires images,
Pour me rendre ma douce paix,
Depuis longtemps sous ces ombrages,
O rossignol ! je t'attendais.

Chante ! vers mon avenir sombre
Empêche-moi de regarder ;
Celui qui t'écoute dans l'ombre
N'entend point la foudre gronder.
Chante ! afin que le bruit des villes
N'approche plus de mon séjour,
Et que les discordes civiles
Me laissent au moins un beau jour.

Je sens que mes peines s'envolent
A chaque harmonieux accord ;
Tes accents joyeux me consolent,
Mais tu me quitteras encor !...

Hélas ! que ne puis-je te suivre,
Fuir les chagrins et les autans,
Et comme toi sans cesse vivre
Avec la paix et le printemps !

Bosquet de Philomèle, Avril 1870.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un feuilleton émuant plein d'intérêt par Ernest Capendu. Nous invitons nos lecteurs à le suivre avec soin ; ils seront satisfaits.

L'HOTEL DE NIORRES.

PREMIERE PARTIE.

UNE JOURNÉE A VERSAILLES EN 1785.

I — La Place Louis XV.

Après avoir fait la description des Champs Elysées de Paris et des améliorations que cette promenade magnifique avait subies, l'auteur continue ainsi :

Nous sommes en 1785, au commencement de l'été, c'est-à-dire vers les premiers jours du mois de juillet.

Pas un nuage ne flottait au-dessus de la grande ville, le ciel était de ce bleu clair annonçant une journée splendide. Le soleil, au premier tiers de sa course, dardait les flots de ses rayons embrasés sur les arbres devenus gris par la poussière amoncelée sur leurs feuilles ; la terre était sèche, et la place qui, huit ans plus tard, devait être arrosée de tant d'innocentes victimes, présentait l'aspect d'une vaste fournaise chauffée à blanc.

Il était neuf heures du matin, et l'avenue de Neuilly ainsi que la place Louis XV, offraient l'apparence d'une solitude à peu près complète.

Nous disons à peu près complète, car sauf un seul personnage, aucun être humain n'animait cette partie de la capitale du royaume.

Le personnage dont nous parlons se tenait à l'ombre du monument du garde-meuble au commencement de la rue Royale alors en construction.

C'était un homme jeune encore, n'ayant pas dépassé les limites de la trentaine, mais dont les traits fatigués attestaient une maturité anticipée. Cependant le visage était remarquablement beau et l'expression générale de la physionomie séduisait au premier coup d'œil.

Le front était élevé et intelligent, le regard net et franc ; la bouche vermeille et le ton des chairs fortement bruni décelaient soit une origine méridionale, soit un séjour prolongé dans les pays chauds.

La loyauté, la bonté, la bravoure se devinaient dans la douceur du sourire et dans la hardiesse du regard.

Ce jeune homme portait, avec une distinction parfaite, l'uniforme des officiers de la marine royale, ce corps réputé sous l'ancienne monarchie pour ne se recruter que parmi l'élite de la noblesse française.

La poudre de sa chevelure faisait ressortir les tons chaudement colorés du visage et comme, suivant l'usage, il portait sous son bras gauche, son chapeau galonné d'or, sa mâle et belle physionomie apparaissait dans tout son éclat.

Tout en cet homme respirait l'élégance : il n'y avait pas jusqu'à cette fatigue précoce des traits qui ne prêtât un nouveau charme à l'ensemble de la figure, en lui donnant un certain cachet de mélancolie rêveuse.

Depuis une demi-heure enviro on que le jeune officier était arrivé sur la limite de la place, il avait circonscrit sa promenade dans un même espace remontant et descendant successivement la voie nouvelle depuis le garde-meuble jusqu'à la rue Saint-Honoré.

Vingt fois déjà il avait parcouru le côté droit de la rue Royale, longeant les bâtiments en construction et marchant de ce pas ferme et régulier du marin habitué au court espace réservé à ses promenades sur le pont d'un navire, et chaque fois qu'il s'était arrêté à l'angle de la rue Saint-Honoré, interrogeant du regard la voie populeuse dans la direction de l'église Saint-Roch, comme s'il eût attendu quelque personne devant venir de ce côté.

Jusqu'alors un même sentiment de déception mêlé d'inquiétude avait, à chaque station nouvelle, fait froncer ses sourcils bruns, lorsqu'au moment où neuf heures sonnèrent à l'horloge du château, il laissa échapper de ses lèvres une exclamation joyeuse.

Il était à cet instant sur la limite de la place, et en se retournant pour remonter la rue, il venait d'apercevoir un homme de son âge à peu près et portant un uniforme exactement semblable au sien, qui se dirigeait rapidement vers lui.

Ce second officier de la marine royale paraissait être doué d'une partie des qualités physiques que nous avons signalées dans le premier. Même distinction, même élégance, même franchise dans le regard, même douceur dans le sourire.

Sa physionomie plus fine peut-être, mais aussi belle que celle de celui vers lequel il s'avancait, était d'une pâleur extrême, et ses yeux rougis, ses lèvres contractées attestaient une agitation intérieure violente.

Sans doute le premier officier fut frappé de cette expression douloureuse qui se peignait sur le visage du nouvel arrivant, car ses premières paroles furent une anxieuse interrogation : "Qu'y a-t-il donc, Charles ?" demanda-t-il en s'arrêtant subitement.

— Un nouveau malheur, Henri, un nouveau crime ! répondit le second officier d'une voix tremblante d'émotion.

— Mon Dieu ! Blanche ou Léonore...

— Ont encore échappé cette fois ! interrompit vivement celui que nous avons entendu nommer Charles.

Henri leva les yeux au ciel avec une expression d'ineffable reconnaissance.

— Mais, qui donc a été frappé ? demanda-t-il.

— Mme d'Orgerel ! répondit Charles.

— Est-elle morte ?

— Cette nuit !

— Comment ? de quelle mort ?

— Je l'ignore. Elle est morte, c'est là tout ce que j'ai pu apprendre.

— Quand as-tu su ce malheur ?

— Ce crime, veux-tu dire, car cette mort est le résultat d'un crime aussi épouvantable que ceux qui l'ont déjà précédé. J'en ai été instruit il y a une demi-heure à peine.

— Par qui ?

— Par une lettre de Blanche. Tiens ! lis !

Charles présenta à son compagnon un billet contenant quelques lignes qu'il tenait convulsivement froissé dans sa main droite.

Henri se saisit avidement du papier et le dévora des yeux avec une ardeur décelant toute l'importance qu'il mettait à cette lecture.

II. — Les deux lettres.

"Le malheur ne se lasse pas de s'abattre sur notre maison," lut le jeune officier, tandis que Charles lançait autour de lui un regard investigateur pour s'assurer qu'aucune oreille indiscret ne se trouvait à portée d'entendre.

"Cette nuit, continua Henri, à deux heures, Mme d'Orgerel, notre excellente tante, a succombé après une agonie horrible... Le saisissement que nous a causé à tous cette catastrophe inattendue, ne me permet pas encore de rassembler mes esprits pour vous donner des détails sur cet atroce événement."

"Notre oncle et notre mère sont affolés de douleur. Léonore vient de s'évanouir dans mes bras : sa faiblesse est extrême, et moi seule ai la force de vous prévenir tous deux."

Henri laissa tomber le bras qui tenait la lettre et regarda son ami.

"Horrible ! dit-il.

— Et de pareilles choses se passent au centre d'un pays civilisé, ajouta Charles en levant les yeux au ciel, comme pour implorer la puissance du Créateur ; dans la capitale de la France ! Sommes-nous donc devenus semblables aux féroces peuplades de l'Afrique ?

— Ainsi, reprit Henri en se rapprochant de son interlocuteur, tu persistes dans ta pensée, Charles ?

— Oui.

— Tu crois à une succession de crimes ?

— J'y crois, Henri, parce que je suis certain du fait, dit Charles avec véhémence.

— Une telle atrocité est-elle donc possible ?

— Rappelle-toi M. de Finjac, le riche planteur de la Martinique. Lorsque nous le quittâmes, nous laissâmes à l'habi-

tation une nombreuse famille : une femme charmante, cinq enfants en excellente santé, six domestiques blancs et plus de douze cents nègres. Notre absence fut courte, à peine durait-elle quatre semaines, et souviens-toi de notre retour... L'habitation, si animée jadis, était devenue déserte. Mme de Finjac, ses enfants, ses femmes, ses serviteurs et ses esclaves étaient morts. Le malheureux planteur demeurait presque seul, entouré de trois nègres, et ayant supporté le spectacle de cette agonie de tous les siens.

— Mais cela se passait aux colonies, Charles ? Cette série de meurtres avait pour but une vengeance.

— Qui te dit que les crimes accomplis aujourd'hui ne sont pas le résultat d'un sentiment plus violent encore que celui de la haine ? Qui te dit que la main d'un misérable et insatiable ambitieux ne sème pas la mort dans cette famille ?

— Encore une fois nous sommes en France, à Paris, et non à la Martinique ou à Saint-Domingue ?

— Les pays civilisés sont-ils donc exempts de natures criminelles, et crois-tu le cœur plus gangrené sous une peau noire que sous une poitrine blanche ?

— Mais qui donc accuser ?

Charles saisit la main de son ami.

"Le fils de la Madone n'est pas mort !" murmura-t-il à son oreille.

Henri fit un brusque mouvement.

"Qu'en sais-tu ?" demanda-t-il.

Charles lâcha la main de son compagnon, et, fouillant dans la poche de sa veste, il prit une seconde lettre qu'il offrit à Henri.

"Lis encore ! dit-il. Cette lettre m'a été remise ce matin, quelques instants avant celle de Blanche. Elle porte le timbre de Brest, et, tu le vois, elle t'était adressée en cas d'absence de ma part."

Henri regarda la suscription placée sur l'enveloppe de la missive que lui présentait son ami, et cette suscription était effectivement ainsi conçue :

"A monsieur le marquis Charles d'Herbois, ou, en son absence, à monsieur le vicomte Henri de Renneville, rue des Beaujolais, Saint-Honoré, Paris."

"Tu venais de partir pour te rendre chez le maréchal de Castries, ajouta le marquis Charles d'Herbois, lorsque le courrier de Brest est arrivé..."

M. de Renneville ouvrit vivement la lettre.

"C'est du baron d'Antibes !" dit-il en interrogeant la signature de l'épître.

Puis il lut à voix haute !

"Mon bien cher marquis,

"J'ai reçu votre missive il y a vingt jours à peine, et, ne connaissant pas de plus grande joie que celle que j'éprouve en obligeant mes amis, je me suis mis immédiatement en campagne pour obtenir les renseignements que vous et le vicomte de Renneville me demandez avec une si fiévreuse instance.

"Pour dire vrai, la mission dont me chargeait votre bonne amitié n'était pas précisément facile à remplir ; mais, rassurez-vous, j'ai mené l'affaire à bonne fin. Ma situation dans le monde de la province me permettait heureusement d'employer les ressources les plus étendues, et je n'y ai point failli.

"Toutes les autorités de Brest, celles de Quimper et celles de Morlaix ont été remuées par moi, et j'ai lancé des éclaireurs sur toutes les routes.

"Enfin, après dix-huit jours de recherches d'abord infructueuses, après une série de marches et de contre-marches dont je passerai les pérépéties sous silence, voici ce que je suis parvenu à apprendre de la manière la plus authentique :

"L'homme dont vous me parlez existe peut-être, probablement même à cette heure, bien qu'il ait passé pour mort il y a plusieurs années.

"Mais où est-il à l'heure où je vous adresse ces lignes ? Là est le mystère, et un mystère tellement impénétrable que, malgré tout mon désir de vous servir tout deux, malgré ma curiosité vivement surexcitée, malgré mes recherches et celles de tous les lieutenants criminels ou civils de la province, il m'a été impossible, non pas d'avoir une certitude, mais de faire une supposition qui eût le sens commun.

"Quelque temps après la disparition de sa mère, cette femme si connue de la ville de Brest, le personnage en question quitta la France pour aller voyager dans l'autre hémisphère.

"Il revint à Brest en 1775. De mauvaises actions témoignèrent de son nouveau séjour dans sa ville natale. Trois ans après, en 1778, il partit une seconde fois. Ce fut alors que le bruit de sa mort se répandit parmi la classe de gens mal famés dans laquelle il vivait. Depuis cette époque effectivement on n'en entendit plus parler.

"Mais deux condamnés aux galères, ses anciens amis et ses camarades de débauche et de crimes, envoyés au bagne il y a six mois à peine, nous ont donné de nouveaux renseignements sur son compte.

"Ils ont déclaré en ma présence que *Bamboula* (tel est le singulier nom sous lequel était désigné le fils de la Madone) n'avait nullement péri dans une rixe avec les gardes de la Préfecture, qu'il se portait au contraire à merveille et vivait libre et content de son existence en dehors des lois de la société.

"Pressés de questions, les deux galériens ne nous donnèrent que des renseignements vagues. Ils avaient vu *Bamboula* quelques jours avant leur arrestation. *Bamboula* était alors à Paris, et paraissait fort mal dans ses affaires, à en juger par son extérieur misérable. Il avait proposé une opération à ses anciens amis. Ceux-ci avaient accepté ; mais au moment où ils allaient au rendez-vous pris avec leur associé pour être mis au courant de ce qu'ils avaient à faire, ils tombèrent dans une embuscade tendue par les agents du lieutenant de police, et furent arrêtés.

"*Bamboula* était-il pour quelque chose dans cette arrestation ? Les deux galériens hésitaient à se prononcer à cet égard. Cependant ils connaissaient trop leur ancien compagnon pour être certains de sa bonne foi.

"Voilà, mon cher marquis, tout ce que j'ai pu apprendre. Les deux galériens n'en savaient pas davantage touchant l'homme en question. Il vit, il était il y a huit mois à Paris, dans un état précaire. C'est là le résumé des renseignements que je vous envoie.

"J'ai la certitude, je vous le répète, que ses anciens compagnons de débauche ont dit vrai, et qu'ils ne pouvaient en savoir plus.

"Ai-je rempli ma mission convenablement ? Je l'ignore. Je me suis ingénié à faire pour le mieux. Soyez-en, tous deux, convaincus, et croyez-moi, l'un et l'autre, votre ami bien sincèrement affectonné,

"FERDINAND, BARON D'ANTIBES."

"Eh bien ! reprit vivement le marquis d'Herbois, lorsque le vicomte eut achevé la lecture de la lettre ; tu vois, le fils